



L'ECHO

Date : **04/03/2017**Page : **43**Periodicity : **Daily**Journalist : **Roisin, Bernard**Circulation : **13945**Audience : **62700**Size : **273 cm²**

Voyage dans l'au-delà

«**Résilience**», par la Galerie nomade
Esther Verhaeghe



Jusqu'au 26/3, au Hangar H18,
place du Châtelain 18, 1050 Bruxelles,
0476/28.37.35,
www.esthverhaegen.com, du mardi
au samedi de 14 à 18h. Prix: de 400 à
40 000

À l'Espace H18, la galerie nomade Esther Verhaeghe expose une quinzaine d'artistes en 80 œuvres déclinant la thématique de la résilience, concept popularisé par Boris Cyrulnik: la possibilité de dépasser un traumatisme, de le transformer en moteur, source de créativité, notamment artistique. De manière sourde ou évidente, les sculpteurs, peintres, photographes et plasticiens de cette exposition en témoignent.

La résilience est consciente chez Stéphanie Jacques dont l'adolescence a été «empoisonnée par une forte scoliose». Ses sculptures humaines, souvent incomplètes, sont déli-

tées et criblées de trous. À la fois physique et mental, le traumatisme du photographe Jean-Marie Ghislain concerne le souvenir d'une quasi-noyade, le suicide de sa maman noyée et la phobie de l'eau qui en «découla». À près de cinquante ans, il apprivoise ses peurs et photographie dauphins, requins, il plonge dans l'univers aqueux, où il immortalise des femmes enceintes, une somptueuse maternité dans les eaux océaniques («The blue womb»). L'artiste n'hésite plus désormais à se plonger au grand fond des... choses, dans la mer et la mère.

Fanny Viollet accroche au mur 365 objets hétéroclites récoltés sur une année dans son «Journal du scarabée»: comme l'insecte, elle recycle des déchets, traumatisée par la pollution qu'engendre la consommation et, surtout, par la tragédie du tsunami japonais le 11 mars 2011.

Dans ses poupées vaudou et ses livres détournés, découpés et rebrodés, Muriel de Crayencour renvoie à un drame de l'enfance, une profonde cicatrice recousue au travers d'«ouvrages» aux titres évocateurs, comme «L'enfant volé» ou «Le monde du silence»...



«**Comme je peux**», par Olivier Pestiaux.

© OLIVIER PESTIAUX



Moins évident est l'enfermement mental évoqué par Carroll Adler dans ses «Human Landscapes» organiques qui rappellent les estampes chinoises délavées. Yvonne Cattier frise aussi avec l'inconscient, dans sa peinture automatique faite de collages, de stries, voire de petites aquarelles sur papier, d'où se détachent des bonshommes diaphanes entre Somville et Chagall.

La résilience est inconsciente, voire suggérée, dans le travail de Daniel Enkaoua et ses peintures vibratoires, ses portraits et natures mortes auréolés d'un halo de vie, d'une énergie tremblée. Au contraire d'un Martin Streit, qui décrit, à l'aide d'une camera obscura également, des silhouettes plus spectrales. Les céramiques de Nicole Prues ont, elles, l'épaisseur du réel, fruits d'une accumulation d'émotions transposées dans des formes organiques, sans artifices ni fioritures. Quant aux peintures de Christine Reifberger, ce sont des monochromes chiffonnés, tordus, pliés, des boules de papier qui deviennent matière. Elle aborde les thématiques de la transformation d'un état à l'autre, en résonance avec la thématique.

L'expo, qui présente également cinq artistes du Créahm, a connu son propre travail de résilience, puisqu'un visiteur a, sans le vouloir, renversé une sculpture de Nicole Prues, qui s'est brisée en plusieurs morceaux! Et plutôt que de s'en défaire et de s'en désoler, la plasticienne et la galeriste en ont exposé les morceaux, surmontant ainsi l'épreuve...

Comme je peux

S'inspirant de «L'homme au turban rouge», l'autoportrait de Van Eyck, Olivier Pestiaux rend hommage au formidable maître flamand qui signa deux de ses peintures «comme je peux»: cette signature donne son titre au tableau de son lointain successeur. Lequel peint et reproduit magnifiquement le drapé de la coiffe écarlate. Une moitié du visage et l'oeil inquisiteur sont d'un réalisme saisissant, le reste se perd en points et ratures... Symbole de cette résilience, de la vie par essence accidentée, souvent incomplète, avec ses ratés, qui viennent ternir un tableau au départ idyllique... Mais qui reste terriblement vivant.

BERNARD ROISIN